

en Afrique, il me raconta que ce sable et ces rochers faisaient son désespoir, et qu'il ne pouvait pas rendre ces effets de lumière intense et aveuglante. « Les plus vives couleurs de ma palette me paraissent, disait-il, de la boue sans reflet. »

Le 3 décembre, le général Péliissier, ne laissant au camp que la garde strictement nécessaire, fit prendre les armes à toutes les troupes, pour reconnaître la place et déterminer le point d'attaque. En voyant se former nos colonnes, les Arabes crurent que l'instant de la lutte suprême était arrivé, et sortirent en grand nombre, pour défendre les approches. Embusqués dans les rochers, abrités derrière les murs des jardins, ils commencèrent eux-mêmes le feu. Nous eûmes, pendant cette journée, plus de cent hommes tués ou blessés, et principalement au marabout de Sidi-el-Hadji-Aïssa, petit monument bâti sur un des pitons qui font suite aux rochers de l'ouest. Cette position, qui commandait l'enceinte, fut prise et reprise plusieurs fois, parce que le général, qui ne voulait pas la garder, la faisait abandonner, après chaque prise, et reprendre, dès que les Arabes y revenaient, pour ne pas leur laisser l'apparence d'un succès. C'est là que fut blessé mortellement le capitaine de zouaves Bessières, parent de l'illustre duc d'Istrie, jeune officier promis au plus brillant avenir, et qui mourut, au bout de deux jours, du tétanos et de la résorption purulente.

Pendant que l'infanterie combattait, la cavalerie était en bataille autour de l'oasis, pour en compléter l'investissement. Elle eut affaire avec l'unique pièce de canon de la place. Mais ses pointeurs, au lieu de s'attacher à un point précis et de rectifier leur tir, distribuèrent des boulets à tous les groupes de cavaliers qu'ils découvriraient et n'en atteignirent aucun.

Le général Péliissier, sachant ce qu'il voulait savoir, ramena les troupes que l'ennemi fit mine de poursuivre,

malgré ses pertes. Il fallut une forte arrière-garde pour le contenir dans ses jardins.

Dans la nuit, le général en chef fit enlever, presque sans coup férir, le marabout sur lequel il voulait placer sa batterie de brèche. Le poste qui le gardait fut surpris et détruit. Aussitôt, les deux pièces de campagne de la colonne d'Oran y furent amenées à bras d'hommes, et on construisit des épaulements avec des sacs à terre. Le marabout, crénelé et garni, lui aussi, de sacs à terre, devint le réduit et le magasin des munitions. Enfin, la position fut fortement gardée et mise en état de défense. C'était de là que devait partir la colonne d'assaut.

Au point du jour, la batterie commença son feu. Derrière elle, protégée par l'inclinaison du rocher, était massée la colonne d'assaut, composée de deux bataillons du 2<sup>e</sup> de zouaves, commandés par le lieutenant-colonel Clerc.

En même temps, les troupes du général Yusuf, sous les ordres duquel s'était rangée la petite colonne de Bouçaada, prenaient position vis-à-vis de la porte de l'Est. Elles étaient munies d'échelles et devaient tenter l'escalade, dès que les troupes d'Oran couronneraient, à l'ouest, la brèche ouverte par l'artillerie.

Nous autres, les cavaliers, nous étions comme la veille répandus autour de l'oasis, pour ramasser les fuyards. Du point où j'étais, je voyais parfaitement arriver les boulets sur le mur d'enceinte. Ils commencèrent par faire des trous ronds dans la brique crue. Bientôt, l'ensemble de la construction se désagrégeant, un large pan de mur tomba, ouvrant une brèche et nous découvrant en même temps les défenseurs groupés derrière les murs, à l'abri des tours, et prêts à fondre sur l'assailant. Le canon de la place avait répondu de son mieux, mais ses boulets se perdaient dans nos sacs à terre. Enfin, dominant toute la scène, assise sur les rochers du quartier des Hallaf, se dressait la maison de com-

mandement de l'ancien khaliffa. On l'appelait Dar-Séfa. C'était pour les Arabes le dernier refuge, la citadelle.

Vers onze heures, le canon se tut. Nous entendîmes de grands cris, aussitôt suivis d'une vive fusillade. La colonne d'assaut apparaissait sur la brèche où les zouaves bondissaient comme des démons. En même temps, la colonne de Médéah opérait son escalade à l'est, s'enfonçait dans la ville et venait se réunir à la colonne d'Oran, au pied de Dar-Séfa. Enfin, à midi, les deux généraux se donnaient la main sur la haute terrasse de la maison de commandement, aux acclamations de leurs soldats, pendant que sur leurs têtes on hissait les trois couleurs victorieuses. La ville était prise d'assaut.

Elle subit toutes les horreurs de la guerre. Elle connut tous les excès que peuvent commettre des soldats livrés un instant à eux-mêmes, enfiévrés par une lutte terrible, furieux des dangers qu'ils viennent de courir, furieux des pertes qu'ils viennent d'éprouver, et exaltés par une victoire vivement disputée et chèrement achetée. Il y eut des scènes affreuses. Il y eut aussi des actes d'humanité vraiment touchants. J'en vais citer un. Les rues et les maisons étaient remplies de cadavres d'hommes, de femmes et même d'enfants que les balles aveugles n'avaient point épargnés. Je vis deux soldats du bataillon d'Afrique, de ceux qu'on appelle des zéphyr, détacher du cadavre de sa mère éventrée par un coup de baïonnette, un pauvre petit moricaud de trois ans, raidi par la terreur. Ils l'emportèrent dans leurs bras, et le soir même le firent adopter par la compagnie qui l'éleva. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Mais longtemps, à Laghouat, je l'ai vu suivre ses nombreux pères d'adoption et marcher derrière eux, fier et content, le pauvre petit.

Pendant le carnage, les fuyards étaient venus donner dans le filet de cavalerie. On sabrait tous ceux qui

résistaient, et on envoyait ceux qui faisaient leur soumission rejoindre le troupeau lamentable formé par toute la population de Laghouat, hommes, femmes, enfants, tout cela prisonniers, à la merci du vainqueur, sans qu'aucune convention protégéât les vies ni les biens.

Et le chérif, le Mohammed-ben-Abdallah, de la chose? Où était-il? Nous espérions bien le pincer au déboucher. Mais, pour cela, il eût fallu fouiller sur l'heure tous les jardins, tous les recoins, tous les puits. Ou bien le général Péliissier n'y pensa point, ou bien, ce qui est plus probable, il ne voulut pas exposer à de nouvelles fatigues, à de nouveaux dangers ses troupes exténuées et d'ailleurs débandées. Le chérif se tint caché, avec quelques guerriers, au fond d'un jardin, et pendant la nuit, il gagna au pied et échappa aux patrouilles qui circulaient autour de l'oasis.

Cet illuminé, qui appartenait à la grande tribu des Ouled-Sidi-Cheiks, avait été maître d'école et fabricant d'allumettes. En 1842, il se transforma en marabout, devint l'adversaire d'Abd-el-Kader et se rapprocha de nous. Il devint même notre khaliffa à Tlemcen. Il se rendit insupportable, et pour s'en débarrasser, on lui procura les moyens de faire le pèlerinage de la Mecque. On ne sut pas comment il en revint. Mais, en 1848, il se fixa à Ouargla, où une espèce de voyante le sacra sultan du désert et effroi des chrétiens. En allant le rejoindre, après sa défection, Ben-Chora en fit un personnage puissant. Il fallut le siège et la prise de Laghouat pour diminuer son influence. Échappé de nos mains miraculeusement, il retourna à Ouargla, puis à Touggourt, dont la prise mit fin à son rôle et à son histoire.

Ce ne fut que le lendemain, trop tard par conséquent, qu'on fouilla les jardins de l'oasis. La colère des troupes avait cessé. Le désordre avait pris fin, et toutes les autorités militaires, depuis les généraux jus-

qu'aux caporaux, avaient passé la nuit et déployé la plus louable activité à remettre tout le monde dans les mailles de la discipline.

Parmi les nombreuses victimes tombées glorieusement sur la brèche de Laghouat, il en est une à qui je dois une mention particulière et que le lecteur, d'ailleurs, a déjà vue passer dans ces Souvenirs : le général Bouscaren, commandant en second la colonne d'Oran, sous les ordres de son ami Pélissier. Au moment où la colonne d'assaut partait de la batterie de brèche, il reçut une balle qui lui brisa la cuisse, au-dessus du genou. On l'emporta au camp, sur un brancard improvisé. Il était très populaire dans l'armée, et les soldats qui étaient restés au camp, en le voyant rapporter, le saluèrent, dans un élan spontané, de ce cri : « Vive le général Bouscaren ! » Alors, lui, se soulevant : Non, mes amis, dit-il, ce n'est pas cela qu'il faut crier, c'est : « Vive la France ! »

Ainsi, au siège de Maëstricht, par le maréchal de Vauban, en 1673, un sergent des gardes françaises, grièvement blessé et rapporté au camp, dit à ceux qui le plaignaient : « Moi, ce n'est rien. Mais le régiment s'est bien montré. »

Admirable esprit de corps qui détachait en quelque sorte l'homme de lui-même et lui faisait oublier ses souffrances, au profit de la collectivité ! Esprit de corps qui fais les héros, esprit de corps qui fais les nations invincibles, plaise à Dieu que tu ne nous aies pas abandonnés !

J'ai déjà dit que Bouscaren, le créole épique, le cœur d'or, l'Africain légendaire, mourut sur mon cœur, après avoir subi l'amputation de la cuisse, qu'on avait cru pouvoir lui épargner.

Il faut aussi consacrer un hommage spécial à une autre mort glorieuse : celle du commandant Morand, qui fut tué en enlevant, sous une grêle de balles, son

bataillon de zouaves sur la brèche. Il était le second fils de l'illustre général Morand, le chef de l'une des trois fameuses divisions de Davout, à Auerstaedt, l'auteur de l'*Armée suivant la Charte*. Il avait deux frères qui, comme lui, moururent au feu, dans les grades supérieurs.

Malgré mon horreur pour ce qu'on appelle le document, et quoiqu'il soit bien stipulé, entre le lecteur et moi, que j'écris des Souvenirs et non de l'histoire, je crois devoir transcrire ici le récit officiel de la prise de Laghouat, parce qu'il est signé : PÉLISSIER.

Le voici tel qu'il a paru dans le *Moniteur* du 14 décembre 1852 :

« Le gouvernement a reçu, au sujet de la prise de Laghouat, les deux rapports suivants, qui contiennent des détails du plus haut intérêt :

« Quartier général de Médéah, le 6 décembre,  
à dix heures du soir.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

« L'Empire vient d'être proclamé à Laghouat par une brillante victoire.

« Je vous envoie, sans perdre un seul instant, le rapport émouvant de M. le général Pélissier sur ce brillant fait d'armes. Je n'attendais pas moins de nos braves bataillons, du courage et de l'intrépidité de leurs chefs, de la valeur de nos généraux, enfin de la vigueur et de la haute intelligence de M. le général Pélissier. L'artillerie, le génie, l'infanterie et la cavalerie qui ont eu le bonheur de contribuer à la prise de Laghouat ont bien mérité du pays et de l'Empereur.

« Je m'empresse de vous communiquer les détails plus circonstanciés de cette belle affaire, dès qu'ils me seront parvenus, et de vous soumettre la proposition de récompenses pour les officiers, les sous-officiers et

soldats qui se sont le plus particulièrement distingués.

« Agréé, Monsieur le ministre, l'assurance de mon respectueux dévouement.

« *Le général de division, gouverneur général de l'Algérie,*

« RANDON. »

« Au quartier général de la maison de Ben-Salem, sous Laghouat, le 4 décembre 1852, à midi.

« MONSIEUR LE GOUVERNEUR GÉNÉRAL,

« Je vous ai rendu compte, hier au soir, des dispositions que j'avais prises pour la journée de ce jour. Au lever du soleil, je me suis porté à la batterie de brèche établie au marabout de Sidi-el-Hadji-Aïssa. Les travaux avaient été poussés pendant la nuit avec une parfaite intelligence et une rare vigueur par M. le capitaine Brunon du génie et le lieutenant d'artillerie Caremel, sous les ordres du général Bouscaren. Je trouvai l'établissement de cette batterie assez complet et la disposition du front d'attaque assez favorable pour arriver promptement à une brèche praticable et pouvoir livrer l'assaut. Malheureusement, comme du col jusqu'à la batterie on était obligé de passer sous une pluie de balles, parties des tours et des jardins, et dont il était impossible de « se défilier », le brave général Bouscaren fut blessé grièvement à la jambe pendant le trajet; mais j'espère que cette blessure n'aura pas de conséquences funestes.

« A sept heures, je donnai l'ordre d'ouvrir le feu et de détruire les trois tours et les courtines qu'il fallait renverser pour entrer dans la ville. Ce feu fut admirablement conduit par le lieutenant Caremel, officier dont je ne saurais trop louer le sang-froid, le courage et la bravoure. Les assiégés nous répondirent par une mousqueterie violente et par le tir de leur pièce dont plu-

sieurs boulets se logèrent dans le marabout qui servait de coffre à notre batterie; mais leurs efforts furent inutiles; les tours et les courtines furent bientôt échan-crées par nos boulets et nos obus, et vers dix heures, la brèche se trouvait praticable.

« J'avais prévu ce moment et donné tous mes ordres pour la disposition des colonnes d'assaut. Deux bataillons de zouaves, l'un du 1<sup>er</sup> régiment, sous le commandement du chef de bataillon Barrois, l'autre du 2<sup>e</sup>, sous celui de M. le commandant Malafosse, devaient se réunir sur la brèche en passant, le premier sur le versant est du marabout, le second sur le versant ouest. Le commandant Morand, avec son bataillon du 2<sup>e</sup> de zouaves, devait servir d'appui à l'attaque, et enfin le lieutenant-colonel Gérard, avec deux compagnies d'élite du 50<sup>e</sup> et les compagnies d'occupation du marabout, devait assurer les derrières et les flancs des colonnes d'assaut. Lorsque mon aide de camp, le capitaine Renson, que j'avais chargé de veiller à cette organisation de l'attaque, vint m'avertir que tout était prêt, et que le capitaine Brunon du génie m'eut confirmé dans mon appréciation que la brèche était praticable, je fis sonner la marche des zouaves et la charge. Les deux premières colonnes s'élançèrent comme l'ouragan et balayèrent les défenseurs de la brèche, malgré la résistance la plus fanatique et la plus opiniâtre; je m'élançai avec mon état-major et M. le colonel Clerc à la tête de la colonne Morand, et quand j'eus franchi la brèche, je compris que la ville était à nous.

« Les trois bataillons de zouaves descendirent comme un fleuve de la position dominante qu'occupaient les tours, et, électrisés par leurs braves commandants, se dirigèrent vers la maison de Ben-Salem, espèce de citadelle qui domine la ville; le lieutenant-colonel Delygn en fit enfoncer la porte, et bientôt l'aigle du 2<sup>e</sup> de zouaves et mon guidon de commandement flottèrent

sur le minaret de cette maison, où le chaouch Ahmoud-ben-Abd-Allah entra le premier; à partir de ce moment, Laghouat était à moi.

« J'étais convenu avec le général Yusuf qu'il commencerait son escalade sur la pointe nord de la ville, dès qu'il apercevrait la fumée d'un feu que je devais faire allumer sur le mamelon dominant de Sidi-el-Hadji-Aïssa. La fumée du canon et de la mousqueterie absorbait celle du signal; mais à la cessation du feu de la batterie de brèche et au bruit de notre sonnerie de la charge, cet officier général enleva les campements qu'il avait devant lui, fit appliquer ses échelles et bientôt franchit les murailles avec un élan irrésistible. Bientôt nous nous donnâmes la main, et son guidon flottait à côté du mien sur la maison de Ben-Salem.

« Cette opération que je ne puis vous décrire que d'une manière très sommaire, afin de ne pas retarder d'un instant la nouvelle d'un succès si honorable et si glorieux pour nos braves troupes, a été brusquée avec une vigueur admirable. C'était un spectacle magnifique, Monsieur le gouverneur général, et qui fit battre toutes les âmes généreuses, que ce double assaut qui rappelle nos meilleurs jours. Je ne saurais vous dire combien j'en suis fier, non pas pour moi, mais pour nos soldats, si beaux quand ils franchissaient les murailles au cri de : *Vive l'Empereur!* et saluaient d'acclamations enthousiastes l'apparition de l'aigle du 2<sup>e</sup> de zouaves sur la maison de Ben-Salem.

« Quand j'aurai réuni les rapports des chefs de corps, je vous raconterai le tout en détail et je vous citerai les noms qui méritent le plus de fixer votre attention. En attendant, je dois, dans ma colonne, vous désigner M. le lieutenant-colonel Deligny, qui non seulement a enfoncé la maison de Ben-Salem, mais s'est emparé du canon de la place; le capitaine du génie Brunon, blessé à l'assaut qu'il avait si bien pré-

paré, et le lieutenant d'artillerie Caremel. Je ne saurais trop me louer des services intelligents et de la bravoure de M. le capitaine Renson, mon aide de camp, que je vous recommande d'une manière toute spéciale. Enfin je vous citerai d'une manière toute particulière le commandant Cassaigne, mon premier aide de camp; le commandant Joinville, chef d'état-major de la colonne; les commandants de zouaves Malafosse et Morand qui a été blessé, et dont le frère a eu le même sort, et le commandant Liébert. Le capitaine Manouvrier de Fresne est le premier officier entré dans la place.

« M. le général Yusuf se loue d'une manière particulière de M. le capitaine d'état-major Faure, son aide de camp; du colonel de Linières du 60<sup>e</sup> de ligne, du commandant Rose, des capitaines Gérard et Beaudoin, des lieutenants Ritter, Entz.

« Je fais occuper régulièrement la ville : la lutte se continue encore dans les jardins; l'infanterie y massacre les derniers défenseurs; la cavalerie sabre tout ce qui tente de s'échapper de l'enceinte des palmiers; pas un de ces fanatiques n'échappera. Je ne sais pas encore le sort du chérif; il faudra le chercher sans doute parmi les cadavres. Les femmes, les enfants ont été respectés, et les soldats auxquels j'avais recommandé la générosité ont montré autant d'humanité que de bravoure. Je ne puis encore vous parler de nos pertes; les précautions prises et l'impétuosité de l'attaque me font espérer qu'il ne se mêlera pas trop de regrets à la joie de la victoire.

« Aux éloges que j'ai donnés à l'infanterie, je dois ajouter surtout celui des armes spéciales : l'artillerie a dignement fêté la Sainte-Barbe, et les sapeurs du capitaine Schœnnagel, qui étaient en tête de l'attaque du général Yusuf, ont été les dignes émules du capitaine Brunon. Le train a rendu de vrais services.

« La cavalerie du colonel Rame du 2<sup>e</sup> de chasseurs

d'Afrique et celle du lieutenant-colonel Lichtlin du 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique poursuivent les fuyards au moment où je vous écris, et j'aurai sans doute à vous signaler les services de cette arme. On m'apprend à l'instant que le capitaine du Barail a tué le cadi de Laghouat.

« Je vous prie d'excuser la rédaction de cette lettre, écrite au milieu des derniers coups de fusil et sous l'empressement bien naturel de vous apprendre cet important résultat.

« Agréez, etc.

« *Le général de division commandant en chef  
la colonne du Sud,*

« A. PÉLISSIER. »

Un second rapport, en date du 6, ne faisait que confirmer le premier, en entrant un peu plus dans des détails qui, vus à distance, n'ont plus aucune importance. Le seul point intéressant dans ce second rapport, c'est le passage dans lequel le général Péliissier donne à penser que le chérif a pu échapper par la fuite au sort qui l'attendait.

« Malheureusement, dans la nuit du 4 au 5, un groupe d'une vingtaine de chevaux s'approche d'un peloton du 2<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique, en criant qu'il était porteur d'une dépêche pressée et qu'il faisait partie de nos goums. L'officier commandant, M. Amilca, fut dupe de cette ruse de guerre. Au moment où il reconnaissait son erreur, les Arabes piquèrent des deux et disparurent dans les ombres de la nuit. On les poursuivit vainement.

« Il m'est impossible de vous dire encore si le chérif d'Ouargla faisait partie de ces fuyards, ou si, comme on le croit généralement, il est au nombre des cadavres. J'ai dû donner l'ordre au colonel Clerc, que j'ai établi

provisoirement commandant supérieur de Laghouat, de les faire enterrer précipitamment, afin d'éviter les influences pestilentiennes qui rendraient la ville inhabitable. »

Voici enfin la liste des corps de troupes qui ont pris part au siège de Laghouat :

Détachements des 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> régiments d'artillerie.

Détachements du 3<sup>e</sup> du génie.

50<sup>e</sup> de ligne, un bataillon, lieutenant-colonel Gérard.

60<sup>e</sup> de ligne, deux bataillons, colonel marquis de Linières.

1<sup>er</sup> régiment de zouaves, un bataillon, commandant Barrois.

2<sup>e</sup> régiment de zouaves, deux bataillons, lieutenant-colonel Clerc, commandants Morand et Malafosse.

Le 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie légère d'Afrique (zéphyr), commandant Liébert.

Le bataillon de tirailleurs indigènes d'Alger, commandant Roze.

Un détachement (une compagnie) des tirailleurs indigènes de Constantine.

Quatre escadrons du 2<sup>e</sup> de chasseurs d'Afrique, colonel Rame.

Deux escadrons du 1<sup>er</sup> de chasseurs d'Afrique, colonel Lichtlin.

Deux escadrons du 1<sup>er</sup> de spahis, commandant de Francq.

Deux escadrons du 2<sup>e</sup> de spahis, commandant de la Tour-Landon.

Le général Péliissier ne savait réellement que faire de sa conquête. On n'avait jamais songé à placer si avant dans le Sud une garnison française, et, pour entretenir si loin de la côte notre influence, on avait toujours compté sur des complicités indigènes qui venaient de manquer. Le général eut, un instant, l'idée de frapper